

Unité malfaisante et scission salutaire¹

[Paul Faure](#) est bien le dernier homme auquel la revue *l'Avenir* eût dû demander une étude sur la scission. Paul Faure est un polémiste et n'est rien que cela. Il n'a ni sang-froid, ni objectivité. Il est passionné, irascible, enclin à l'injustice. Un enfant gâté qui n'aime ni qu'on le contrarie, ni qu'on le dispute, — en dépit de son goût de polémiste-né à disputer autrui. Là où il faudrait analyser, interpréter, comprendre, Paul Faure trépigne, s'emporte et se laisse entraîner à des condamnations sommaires qui jurent avec la gravité et la sérénité scientifique qu'on est en droit d'attendre d'une revue, fût-elle social-dissidente.

Il semble cependant que, parlant de la scission six mois après le Congrès de Tours, on puisse maintenant le faire en s'élevant au-dessus des exagérations et des exaspérations inhérentes hélas ! à l'esprit partisan. La scission est un fait historique, conditionné par un ensemble de circonstances appartenant, elles aussi, à l'histoire. S'étant montré capable d'observer qu'elle s'est produite, non pas seulement en France, mais « dans presque tous les pays... en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Espagne, en Tchéco-Slovaquie, en Serbie, en Bulgarie, au Danemark, en Suède, aux Etats-Unis », Paul Faure, au lieu de rechercher la cause de ce phénomène quasi universel, que fait-il ? Il s'écrie, il ne sait que s'écrier, les mains au ciel : « Quel crime inexpiable ! » Il accuse, il ne sait qu'accuser « cette vaste entreprise de démolition que constitue la 3^e Internationale ». Il aurait pu, tout aussi bien, mettre en cause Méphistophélès lui-même, prince des esprits mal faits et des mauvaises passions : la question n'en fut pas moins restée irrésolue. Que ce soit le diable en personne ou, plus modestement, [Zinoviev](#), sa dernière incarnation sur la terre, qui ait commis le « crime inexpiable » d'une scission qui s'étend à « presque tous les pays », la question de savoir pourquoi la scission a pu, en quelques mois, revêtir l'ampleur d'un fait universel n'en resterait pas moins, après comme devant, posée. Posons-la donc pour notre compte et tâchons de lui donner une réponse qui me contienne du moins ni invectives, ni regrets.

Toute l'étude de Paul Faure — puisque « étude » il y a — repose sur ce que notre camarade Charles Massart, de Bruxelles, appelait l'autre jour, dans *l'Exploité*, « le fétichisme de l'unité ». Ah ! l'unité, un bien beau mot, une bien belle chose, à quoi nous nous avons tous plus ou moins sacrifié !... C'est dans un sentiment de mysticisme unitaire que je suis entré, en 1912, dans le Parti socialiste, en dépit, il faut bien le dire, de certaines dissidences, voire de certaines inquiétudes dont le souvenir, depuis lors, m'est bien souvent revenu : Soyons unis, me disais-je, malgré les « nuances » qui nous séparent ; soyons un unique parti puisqu'au dessus de nos divergences temporelles, une même idée, une même volonté nous rassemble, — l'avènement de la classe ouvrière au pouvoir politique et à la propriété sociale...

Mais de là à mettre l'unité au-dessus de tout — *über alles* ! — il y a loin. Au-dessus de tout ce qu'on voudra, l'unité ! Au-dessus notamment de nos tempéraments individuels et de nos instables méthodes ! Mais pas au-dessus des principes !... Au-dessus de l'Eglise, il y a Dieu, disent les fidèles. Au-dessus de l'unité socialiste, qui n'est qu'un moyen d'action parmi tant d'autres, il y a le socialisme, principe suprême et but final. Périssent l'unité, si sa dislocation momentanée est nécessaire au socialisme ! Périssent l'unité si, de l'épreuve douloureuse, le socialisme sort régénéré et grandi !

Car enfin l'unité n'est, en soi, ni bonne, ni mauvaise. On en peut dire autant de la scission. Il y a des unités malfaisantes et des scissions qui sont des délivrances. Unité malfaisante entre toutes, notre unité d'après la guerre et d'avant Tours ; soulagement et délivrance, la scission qui y a mis fin. Quel que soit le chagrin intime, que beaucoup d'entre nous ont pu ressentir, sur le moment, de certains départs et de certaines défections, il n'en est aucun aujourd'hui qui, réfléchissant à loisir sur la nécessité des événements, ne convienne que ce qui fut fait fut bien fait. Unité malfaisante, ai-je dit, et je le répète, l'unité d'avant Tours ! Malfaisante parce qu'insincère, parce que déloyale, parce que toute de surface. Etait-ce une unité que celle qui retenait ensemble les individualités les plus disparates qui fussent, des gens qui différaient d'opinion non seulement sur les méthodes, mais encore sur le fond des choses, sur les notions fondamentales ? Que pouvait-elle valoir, à l'heure de l'action, cette unité fallacieuse qui allait d'[Albert Thomas](#) à [Souvarine](#), de [Renaudel](#) à [Loriot](#), des pires adversaires de la révolution russe (et de toute révolution) à ceux qui tiennent qu'avec Lénine et Trotsky a commencé, pour le socialisme, une époque nouvelle ? Non seulement elle ne valait rien, mais elle était, à tout moment, un empêchement et un obstacle. A la C. A. P.² et au Conseil d'administration de *l'Humanité*, c'étaient entre les tendances rivales, inconciliables, des querelles sans fin où toute notre énergie se consumait en vain. Cette unité paradoxale et déprimante, c'est un bonheur qu'elle ne soit plus.

Evidemment il y aurait eu un moyen d'éviter la rupture. C'eût été de procéder à temps aux « épurations nécessaires » réclamées en vain par [Verfeuil](#). Mais la majorité composite issue du Congrès d'octobre 1918 — je la connais bien, j'en étais — a montré sur ce point, comme sur tous les autres, une incroyable incapacité de décision et d'action. Elle avait pour chefs ces députés minoritaires qui avaient bravement attendu l'armistice pour refuser les crédits de guerre et qui, somme toute, s'apparentaient davantage au socialisme de défense nationale qu'au socialisme zimmerwaldien. Elle avait l'illusion qu'une politique nouvelle fut possible avec des hommes qui, de toutes leurs fibres, tenaient au socialisme ancien, au socialisme opportuniste d'avant-guerre. De là son impuissance, de là aussi sa perte.

Non seulement, dans ses deux années d'existence, elle a menti aux promesses qu'elle avait faites ; non seulement cette régénération complète du socialisme qu'on attendait d'elle, ne fut pas réalisée, mais ce n'était un secret pour

1 Source : numéro 28 du *Bulletin communiste* (deuxième année), 7 juillet 1921.

2 Commission Administrative Permanente.

personne que, de plus en plus, la nouvelle majorité penchait, glissait à droite, que Blum, à défaut de Renaudel, impopulaire, et de Thomas, discrédité, tendait à devenir chez nous le véritable chef.

Blum ! Blum, le type accompli du socialiste parlementaire, dont justement nous ne voulions plus ! Blum, à qui la guerre n'avait rien appris, l'intellectuel raffiné détestant la violence « qui déplace les lignes », l'artiste délicat et nuancé pour qui les mots de lutte de classes, de révolution et de dictature prolétarienne sont d'une sonorité si barbare et d'une prononciation si difficile qu'il faut autant qu'on peut, les exclure de ses discours. Chaque fois qu'il m'est advenu d'entendre parler Blum, j'ai toujours éprouvé le besoin de relire pour me ragaillardir et pour me retremper, une page, n'importe laquelle, des *Réflexions sur la Violence*. Car il n'y a pas d'homme qui, plus que Blum, soit éloigné de la pensée âpre et rude, mais excitante et salubre, du vieux Sorel.

Et cependant, en dépit de Blum et des siens, il fallait redresser le socialisme, si l'on ne voulait pas qu'il mourût. Il fallait restituer au Parti socialiste sa force vive d'opposition et de combat, à l'heure où les antagonismes sociaux et nationaux appelaient, en s'accroissant, la classe ouvrière à des batailles plus sévères impliquant, dans ses rangs une plus stricte discipline. Il fallait donc avant tout faire en sorte que les hommes et les tendances responsables de l'atroce trahison du 4 août fussent à jamais écartés. Dans tous les pays, ce travail de redressement et d'épuration avait depuis longtemps commencé. Il avait, pendant la guerre, produit Zimmerwald et Kienthal ; il avait donné naissance, depuis la révolution russe et depuis l'armistice à une Internationale nouvelle qui, contre l'Internationale fantoche des ministres de rois et des opportunistes, prêchait un socialisme radical sans compromissions humiliantes et sans déviations malsaines.

Les 21 conditions, si odieuses à Paul Faure et à ceux qui, comme lui, voudraient la fin sans les moyens, n'ont pas eu d'autre objet que de clore la porte de l'Internationale nouvelle, non seulement aux traîtres de la droite, mais encore aux confusionnistes du centre, à ceux dont la bouche dit : oui, tandis que leur cœur dit : peut-être ; aux sceptiques, aux désabusés, aux timorés, enfin qui, n'ayant rien compris aux temps nouveaux, leur opposent sans cesse la sacro-sainte tradition, c'est-à-dire la superstition d'un passé qui portait en lui celte trahison du 4 août dont nous avons failli mourir.

Sans les 21 conditions, c'était toute la 2^e Internationale qui ressuscitait, et qui recommençait dans la 3^e, avec son personnel et ses méthodes, ses duplicités et ses fourberies politiciennes, ses éternels balancements de pendule entre la collaboration et la lutte, son éclectisme débilisant, et cela jusqu'à un nouveau 4 août, jusqu'à une trahison nouvelle des masses par les chefs.

Les 21 conditions ont fait perdre à l'adhésion à Moscou tout caractère d'ambiguïté et d'équivoque, et c'est de quoi il faut leur savoir gré. A la formule première : *Pour ou contre Moscou*, qui s'est traduite souvent par celle-ci : *Pour ou contre la Révolution russe*, le deuxième Congrès de l'Internationale communiste a eu la loyauté et le courage d'en substituer une autre dont la haute précision n'a pu tromper personne : Pour ou contre les 21 conditions. Désormais, plus d'erreur possible : on a su par avance à quoi l'on s'engageait.

Et c'est parce qu'ils le savaient que les Renaudel et les Thomas, les Sembat et les Bracke, les Blum et les Auriol, les Jean Longuet et les Paul Faure sont restés à la porte, conformément à leur désir, conformément à notre intérêt. Le gros du Parti socialiste, qui acceptait, lui, les 21 conditions comme une garantie nécessaire contre le retour au vomissement opportuniste et réformiste ne s'est pas autrement ému de ce lâchage venant après tous ceux qu'il avait déjà connus. Il se rit des Paul Faure qui s'écrient : « Le socialisme continue », lorsqu'il voit quels contre-révolutionnaires — lesquels, eux aussi, continuent ! — ces Paul Faure traînent à leur suite. Le socialisme qui continue, se dit-il, mais c'est justement celui dont nous ne voulons plus.

Il continue avec toutes ses tares et ses infirmités d'avant-guerre, et Paul Faure sait cela si bien qu'il l'adjure de ne pas retomber dans « le confusionnisme ministériel ». Reste à savoir si le « socialisme qui continue » entend continuer Paul Faure ou Albert Thomas, le révolutionnaire verbal ou le contre-révolutionnaire pratique.

Ce que nous savons bien, nous, c'est qu'à l'abri des conditions tant décriées nous ne continuerons ni Paul Faure ni Thomas. Nous n'avons pas à nous attarder au passé. C'est devant nous qu'il nous faut regarder, non derrière. Devant nous, c'est la révolution prolétarienne et socialiste. Préparons-nous-y et préparons-la : la préparer, c'est déjà la commencer.